

Jennifer TAMAS, *Le Silence trahi (Racine ou la déclaration tragique)*, Droz, 2018, 260 p.

Cette étude passionnante est la réécriture de la thèse soutenue en octobre 2012 à la Sorbonne par celle qui maintenant enseigne à Rutgers University (New Jersey). Le cœur du projet et de la démonstration est dans les titre et sous-titre : le personnage racinien garde le silence, suspend sa déclaration et, quand il se déclare, provoque l'issue tragique. C'est alors que la parole tue. Le grand intérêt de cet essai est de montrer quels sont les véritables fondements du tragique racinien, très original au XVII^e siècle. En effet, selon J. Tamas, la beauté et la singularité du théâtre racinien ne tiennent pas seulement à l'envoûtement poétique qu'il procure, mais surtout à sa rupture avec les préceptes aristotéliens. Loin d'être les victimes d'une malédiction divine, d'un destin qui les dépasse, les héros raciniens sont condamnés parce qu'il y a divorce entre ce qu'ils peuvent dire et ce qu'ils doivent (veulent) dire. D'où le silence qui hante toutes les pièces : « Grâce aux péripéties qu'il nourrit, le silence s'érige en matériau théâtral. À la différence des autres dramaturges qui l'utilisent comme *motif*, Racine s'en sert comme *principe dramaturgique*. » Le doute s'installe à cause du silence, il nourrit les fausses interprétations et précipite le drame. Ainsi Bérénice éloignée de Titus qui l'évite, Thésée face à Phèdre qui se tait, Roxane trompée par les non-dits de Bajazet. Car Titus ne peut recevoir Bérénice qui le harcèle, Phèdre ne peut dire son amour pour Hippolyte (lequel reste silencieux quand elle se déclare), Bajazet ne peut dire à Roxane qui il aime vraiment.

Chez Racine, le langage n'est pas tout-puissant : il est perverti par « la dramatisation de l'aphasie ». Mais, « loin de combler le vide, la parole se dote du pouvoir d'anéantir celui qui la prononce ». Lorsque enfin tout se dit, c'est la catastrophe. Chez Racine, la déclaration d'amour est violente, elle vise à s'imposer à l'autre, et elle a toujours à voir avec la mort puisqu'elle incarne le fatum, c'est-à-dire la passion qui doit éclater. Pris dans cette tension entre silence et déclaration, le personnage est libre néanmoins, libre de se confesser ou de se taire : c'est ce qui fait sa force et lui attire l'empathie du spectateur, même s'il est scandaleux comme Phèdre, même s'il est bourreau comme Pyrrhus ou Néron. Libre, mais conscient de sa dérégulation. Aristote est donc assez loin, beaucoup plus à l'évidence que Port-Royal ! C'est pour cette raison que l'œuvre de Racine creuse aux tréfonds de la psyché : c'est un théâtre de l'intériorité.

Le titre pourrait faire penser que l'essai ne s'attache qu'à un aspect de l'œuvre. Il n'en est rien puisque le « silence trahi » est considéré comme le principe moteur dont tout découle, non comme une caractéristique parmi d'autres. C'est ainsi que J. Tamas ouvre à la réflexion sur les figures de bourreaux, sur la femme racinienne, sur le corps tragique, sur l'identité, entre autres. Par-dessus tout, elle nous invite à réfléchir sur les rapports entre politique et passion amoureuse : Néron, par exemple, peut s'affirmer comme monarque contre sa mère parce qu'il est submergé par son amour fulgurant pour Junie...

Partant donc de l'hypothèse que le conflit entre le silence et la déclaration est la matrice du théâtre racinien, J. Tamas déroule une réflexion dont les titres de chapitres indiquent la progression : « Les temporalités du silence/les lieux du silence/silence et action/enquête et inquisition/l'urgente nécessité de se déclarer/la reconnaissance interdite ». C'est, à nos yeux, parfaitement convaincant. D'autant plus que rien n'est avancé qui ne soit appuyé sur une analyse précise du texte informée par l'histoire littéraire et les outils linguistiques et rhétoriques, tout le corpus racinien étant pris en compte, y compris l'œuvre en prose. C'est ce qui fait sans doute son intérêt majeur.

Peut-on reprocher à l'ensemble de ne pas éviter, parfois, les redites, les reformulations têtues d'une même idée ? On mettra cela au compte de la volonté de convaincre, certes, mais aussi à celui du nombre important d'exemples analysés, et qui se font écho.

Tout en s'appuyant sur l'essentiel de la littérature critique, l'auteur livre ici un travail singulier et novateur qui a le grand mérite de cristalliser en quelques concepts majeurs ladite critique racinienne tout en la renouvelant avec détermination.

Alain VAUCHELLES